

## PROLOGUE

Le destin a voulu que Julian Boulven fût là, le lundi 29 février 1960, en tant qu'appelé au service national, à la base aéronavale d'Agadir depuis déjà deux mois. Bien qu'ayant eu la chance d'en sortir indemne, il subit le choc, comme toute la population de la cité, du terrible tremblement de terre qui, en quinze secondes, raya de la carte une ville de quarante-cinq mille habitants, faisant plus de quinze mille morts – parfois enterrés vivants –, environ vingt mille blessés et jetant les rescapés dans la rue.

Il fit partie des mille quatre cents marins épargnés qui participèrent aux premiers secours d'urgence des personnes atteintes dans leur chair et dans leur âme. En sortant de l'adolescence, on n'est pas forcément préparé à affronter la brutalité d'une telle catastrophe. Pour surmonter l'effroi du spectre hallucinant qui prend aux entrailles en portant secours aux victimes écrasées, brisées, on s'efforce de contrôler ses émotions afin d'apporter un soutien efficace aux survivants désemparés.

Le matelot Julian Boulven de l'époque, de retour à la vie civile, vingt-sept mois plus tard, continua son chemin dans

son pays, au carrefour de toutes les fractures de la société, au service de la justice. Aujourd'hui retraité de ses fonctions d'officier de police judiciaire, il s'est réapproprié la liberté de sa nouvelle vie.

Malgré le temps écoulé, il n'a pu entièrement se libérer l'esprit de ce terrible cauchemar. Il arrive que les fantômes de victimes de ce séisme, ensevelies sous les décombres dans des conditions atroces, souvent surprises dans leur sommeil, viennent visiter ses nuits d'insomnie. Un besoin inexplicable l'a conduit à refaire plusieurs fois le voyage d'Agadir, tel un touriste en pèlerinage.

Cinquante ans plus tard, c'est Youssef, dynamique Gadiri<sup>1</sup> imprégné de culture française, rescapé miraculeux du séisme qui avait fracassé son quartier du Talborjt où il perdit une partie de sa famille, qui lui faisait vivre ainsi qu'à son épouse son histoire et celle de sa cité d'Agadir. Avec beaucoup d'attention, il les a guidés à travers des lieux de mémoire, maintenant recouverts de quelques végétaux, comme un linceul sur des plaies béantes, où l'odeur funeste semble encore flotter. Youssef et Julian auraient pu se rencontrer, à l'époque, sous les hangars de la base aéronavale, transformés pour la circonstance en hôpital de plein air pour soigner les victimes. Symbole vivant d'un peuple fier, resté debout dans la tourmente et capable de se redresser face à son destin, le valeureux miraculé consacre désormais une part de son énergie à la renaissance de sa ville et à réhabiliter l'identité des milliers de victimes. Dans la précipitation préventive aux épidémies, les corps non identifiés avaient été jetés dans des fosses communes, avant d'être brûlés à la chaux vive.

---

<sup>1</sup> Habitant d'Agadir

Touché par la résolution humaine de son guide, sa générosité a ranimé la conscience de Julian Boulven qui n'a pas oublié cette attachante cité.

Attablés devant un brûlant thé à la menthe, à son tour, il raconte à son hôte le contexte de son arrivée à Agadir, en 1960, et le souvenir de cette page extraordinaire de son existence...



## CHAPITRE 1

### *Le temps d'avant*

Le soleil d'octobre 1959 ravive de ses derniers rayons encore vigoureux les bonnes odeurs des terres fraîchement retournées avant les semailles d'automne. La tiédeur de cette fin d'après-midi tranquille semble avoir endormi toute vie dans les chaumières de ce hameau reculé, niché dans un écrin de verdure et baigné de la douceur d'un bout de langue du golfe du Morbihan. Les fermes paraissent désertes, comme si les paysans étaient partis pour la journée, mais il est vrai que c'est dimanche. Soudain, de la quiétude des bruits familiers, l'écho d'une voix puissante hélant le troupeau pour la traite du soir, relayé par des rires d'enfants mêlés au cahotement d'une charrette dans un chemin creux, s'élève de la vallée au travers d'un air lourd. C'est le village où j'ai grandi !

Ainsi commence le récit de Julian, à Youssef.

Il se souvient très bien de ce jour-là, un dimanche toujours propice à la relaxation, même à la campagne. C'est la veille de son départ au service national, alors qu'il chemine, méditatif, en côtoyant le ruisseau qui bruisse de son joyeux murmure pour aller se déverser dans l'étang de la vallée et se mêler au

trop-plein océanique. Il se revoit, un pied dans l'eau, l'autre dans la terre, parcourant chaque recoin alentour, respirant les odeurs à chaque saison. Enfant, libre dans cet univers d'arbres et d'animaux, au moment des vacances, il n'arrêtait ses jeux avec les petits camarades du village qu'à bout de souffle à la nuit tombée. Élevé dans la chaleur d'une famille nombreuse, comme souvent, c'est dès ces premiers instants de l'existence, en partageant avec les siens ces moments de joie, dans l'échange fraternel d'inévitables conflits infantiles, qu'il a appris les premières notions de vie en société et senti le sens de l'entraide. En s'échinant au dur labeur à la ferme familiale pour subvenir aux nécessités de la fratrie, soucieux de donner aux enfants ce qu'ils n'avaient pas eu, les parents s'efforçaient de transmettre ce goût de l'effort qui commence sur les bancs de l'école, à dessein de les préparer à un avenir meilleur. Ainsi, Julian en avait déduit qu'apprendre, c'était aussi apprendre à être heureux. Cette transmission, initiatique, parfois exigeante et sans beaucoup de mots à l'époque, empreinte d'humilité, s'est imprimée comme une marque d'affection rassurante qui montre un chemin.

Il se rappelle qu'après l'École maritime, à seize ans, à cette époque du milieu des années 50 où l'instruction gratuite n'était obligatoire que jusqu'à l'âge de quatorze ans, il avait pris le train pour la première fois, pour embarquer sur un long courrier de la marine marchande, au Havre. Nourri de l'histoire traditionnelle de cette terre bretonne ouverte aux autres et habitée de cette envie d'apprendre, il s'était senti porté par une ère nouvelle qui ouvrait de nouveaux horizons, en partant à la découverte de l'ailleurs. C'est en naviguant dans quelques coins du globe où les furtives explorations lointaines, porteuses de belles rencontres et d'expériences nouvelles pour certaines, mais aussi d'images de misère, même au soleil, qu'il s'était rendu compte que l'on n'oublie pas le pays de ses racines.

Il paraît que l'on passe une moitié de son existence à s'éloigner de ses origines et l'autre à chercher à s'en rapprocher. Dès lors, rien d'étonnant d'être content de retrouver la maison, même un peu tendu, après une longue absence, pour se retrouver soi-même. Jean Ferrat n'a-t-il pas chanté que « nul ne guérit jamais de son enfance » ?

Marchant sur les traces de ce que fut son univers jusque-là, quelques bouffées grisantes de la fête populaire du pays, la veille, où il avait marqué son départ sous les drapeaux ajoutent un peu de confusion dans ses pensées. À vingt ans sonnés, comme les conscrits du canton, on ne déroge pas à la tradition festive des jeunes appelés. À la croisée des chemins, de la fin d'une première étape, il entame ce nouveau chapitre de l'existence comme une entrée dans le monde des adultes qui ferait aussi partie du sens de son histoire.

Débarqué depuis une semaine d'un gros pétrolier, au terme de voyages à travers les océans, happé par les différentes cultures découvertes lors de ses lointaines escales derrière la ligne d'horizon, cette rupture existentielle tend à le transporter bien au-delà des merveilles qui avaient déjà peuplé son imaginaire. Un peu bousculé par l'accélération du temps, ses pensées le projettent, déjà, à l'aube du lendemain, s'imaginant seul sur le quai de la gare, attendant le premier train en partance pour le centre de formation de la Marine nationale, à Hourtin en Gironde. À croire que ce lieu emblématique de brassage social de tous les inscrits maritimes qui allaient « faire leurs classes » comme on disait alors, sujet de tant de commentaires de ses prédécesseurs, commence à lui tarauder l'esprit.

Il est vrai qu'en 1959 la coupure s'annonçait longue. Les appelés du contingent mettaient entre parenthèses le cours de leur vie civile – les études pour certains, l'activité professionnelle

pour d'autres – durant plus de deux années de service national. En raison de l'insurrection indépendantiste du FLN<sup>1</sup> algérien contre l'État français, depuis 1954, à la durée légale de dix-huit mois de service s'était ajouté un maintien sous les drapeaux jusqu'à vingt-huit mois, parfois trente mois. Cette conscription française s'est prolongée durant toute la période des « événements d'Algérie » jusqu'à l'indépendance de l'ancienne colonie française, le 5 juillet 1962, après les accords d'Évian. En France, malgré la dureté du conflit et les dizaines de milliers de pertes humaines, civiles et militaires, de part et d'autre, il faudra attendre 1999 pour employer l'expression « guerre d'Algérie ».

Comme ceux nés en 1939, Julian fait partie de ces « enfants de la dernière guerre » qui, sans en avoir souffert dans leur chair, ont vécu leurs cinq ou six premières années à entendre des mots de guerre et le bruit sinistre des bombes, dans un contexte de sentiment d'humiliation imposé par l'occupant, jusqu'à la libération du pays. Une telle période de son enfance, même protégée au sein du cocon familial, reste forcément gravée en soi, avec l'impression que ceux qui ont la vie sauve ne peuvent jamais être totalement quittes envers ceux qui l'ont perdue, pour la liberté de tous. Rien ne peut remplacer une vie.

Ce sont les survivants qui écrivent la mémoire des peuples. Ne laissons pas les tyrans inventer l'histoire pour ceux qui grandissent au bord des tombes en entretenant la haine des cœurs. Autant de raisons pour qu'un enfant de la guerre reste un enfant comme les autres, qui devient un adulte comme les autres, suffisamment sensé pour toujours préférer la paix à la guerre, mais peut-être un peu plus imprégné de l'envie de

---

<sup>1</sup> Front de libération nationale

chercher à comprendre. Être ouvert aux autres n'interdit pas à sa petite lampe intérieure de rester allumée, vigilant à prévenir l'oppression, à résister contre les idéologies totalitaires, en se tenant toujours prêt à combattre la barbarie.

Dans le contexte de cet après-guerre, alors que les soldats des colonies françaises d'outre-mer, d'Afrique et d'Indochine étaient aux côtés des résistants français, en métropole, pour combattre le nazisme durant la guerre 39-45, le début d'un processus de décolonisation déchirait le cours de notre histoire commune, pendant plusieurs années. À commencer par la chute de Diên Biên Phu qui débouchera sur l'indépendance de l'Indochine, accordée, le 21 juillet 1954, par la conférence de Genève.

Marquant plus brutalement cet événement, moins de quatre mois plus tard, le 1<sup>er</sup> novembre 1954 resté dans les mémoires comme la « Toussaint rouge », plusieurs attentats contre la population civile en Algérie, revendiqués par un groupuscule indépendantiste, faisaient une dizaine de morts. Ces violentes attaques constituaient le départ d'un mouvement insurrectionnel, au nom du FLN, et le commencement d'un long et douloureux conflit de huit années entre la France et l'Algérie, qui devait marquer les esprits et les cœurs, durablement, de part et d'autre de la Méditerranée. L'affrontement, minimisé en France à son début, se durcissait dans la violence au rythme du nombre de victimes quotidiennes, nourrissant une inquiétude grandissante de la population, incertaine de l'issue des événements, surtout après la « bataille d'Alger » en 1957, l'un de ses épisodes les plus sanglants. La crise politique, ne trouvant pas de solution entre le FLN algérien – qui multipliait les attentats – et l'État français – qui tentait de contenir l'insurrection par des opérations de maintien de l'ordre et des procédures d'enquêtes et des arrestations – aboutissait au retour au pouvoir du général de

Gaule, en 1958, et à la constitution de la V<sup>e</sup> République. La proclamation de l'autodétermination algérienne par le nouveau président, en 1959, ne suffisait pas à apaiser le GPRA<sup>1</sup> qui exigeait l'indépendance totale, déterminé à décider de son destin. Il faudra attendre les accords d'Évian, signés le 18 mars 1962 entre la France et le gouvernement provisoire d'Algérie, pour entendre la proclamation d'un cessez-le-feu, applicable dès le lendemain sur le territoire algérien. Les accords avaient l'objectif d'arrêter le massacre de sept années de guerre, ayant fait des centaines de milliers de morts, civils et militaires. Mais le compromis entre les deux pays ne mettait pas encore fin au conflit des cœurs ni des rancœurs. Après les profondes blessures et les souffrances, les cicatrices mettront du temps à se cicatrifier et malheureusement du sang coulera encore de part et d'autre, mais les accords avaient le mérite de tendre vers un message de paix, largement approuvé par les deux peuples.

Entre ces déchirures, deux pays proches, sous protectorat français, avaient retrouvé leur indépendance dans des conditions moins douloureuses. Le 1<sup>er</sup> août 1954, l'autonomie de la Tunisie était proclamée. Le 2 mars 1956, le sultan du Maroc, Sidi Mohamed ben Youssef, prenant le titre de roi Mohamed V, annonçait au peuple marocain l'indépendance du Maroc. Le nouveau traité franco-marocain abrogeait, de fait, le traité de Fès de 1912 qui avait établi le protectorat français sur le Maroc.

Dans ce climat épineux, la veille de son départ, Julian ne connaît pas encore son affectation, mais la grande partie des appelés de sa classe d'âge est mobilisée en Algérie. Sans ignorer

---

<sup>1</sup> Gouvernement provisoire de la République d'Algérie

la gravité de la situation existante là-bas, il n'éprouve pourtant pas d'appréhension alarmante qui soit comparable à celle, ressentie sur notre sol, lors de la dernière guerre. Comme la plupart des conscrits, d'alors, il part « faire son service national » avec le sentiment d'aller remplir un devoir normal de citoyen, sans se poser d'autres questions.

Pourtant, en cette fin d'après-midi tiède, avant son envol vers l'inconnu, il ne peut résister à l'envie d'un dernier plongeon dans l'étang, son terrain de jeux préféré de jeunesse, là où il a appris à nager et à pêcher, là aussi où il a connu son premier flirt d'adolescent, près du moulin à marée au bord de son village...

Après le bain, c'est son regard d'enfant qui s'attarde, un instant, sur la grande roue du vieux moulin, jouant ses ultimes partitions de plus de six siècles d'existence, depuis le temps du duc Jean V de Bretagne, au XV<sup>e</sup> siècle. Sa mythologie évocatrice d'une époque où il nourrissait son monde et modelait les pensées ranime sa petite veine intérieure de quelques pulsations nostalgiques. Julian pressent que la fascinante motrice, activée par l'énergie insoupçonnée du reflux de l'étang à marée haute, faisant chanter le mystérieux mécanisme du moulin, ne tournera plus à son retour au pays.

Nous vivions un temps où l'humanité se relevait lentement au-dessus d'un tas de ruines. Après les souffrances de la dernière guerre mondiale, une nouvelle ère se levait. Celle d'une société moderne galopante qui allait tout bousculer. Les nouvelles technologies, plus efficaces, se mettaient en place, pour remplacer le fonctionnement traditionnel, dans les campagnes comme dans les villes. L'exode rural en direction des villes battait son plein. La société de consommation était lancée.

Après les privations et les outrages de l'occupation, dont toutes les blessures n'étaient pas encore cicatrisées, la population

avait recouvré sa liberté et sa dignité. Elle avait envie de revivre et de se défouler. L'enthousiasme populaire à rattraper le temps perdu, encouragé par quelques dispositions comme le plan Marshall, semblait offrir l'opportunité d'arriver à réussir sa vie. Ce changement brutal de rythme dans une atmosphère euphorisante, sans le souci du lendemain, marquait le début d'un boum de croissance économique sans précédent. Par le traité de Rome de 1957, la coopération des six pays fondateurs, dont la France, créait une Communauté économique et sociale européenne. Souhaitée comme le renforcement de paix et d'économie, elle ouvrait les frontières « au marché commun » en Europe. Pourtant, aujourd'hui, le beau défi, à l'échelle du monde, montre encore le chemin à parcourir pour gagner la solidarité des peuples !

Défaisant les nœuds de son mouchoir à mémoire en avançant vers le village, pendant que le soleil en feu se noie doucement dans le miroir de l'eau, les yeux du jeune appelé se perdent dans l'ombre crépusculaire de cet instant magique. En quelques minutes, la lumière s'est assombrie. De l'étang d'où jaillit le vol de milliers d'insectes s'élève doucement un halo brumeux qui commence à tamiser les rives du hameau dont il dessine les contours, comme si le rideau se tirait sur un premier acte. Cette dernière contemplation, si évocatrice, fait remonter en lui une signification plus profonde et une histoire particulière à chaque chose alentour, comme les témoins d'une enfance simplement heureuse.

Il sent bien qu'une nouvelle étape se dessine devant lui. Ne faut-il pas l'aborder dans l'alternance d'un peu d'interrogation, peut-être, mais surtout avec espoir et l'envie, quand on a vingt ans, d'assumer son histoire, depuis ses premiers pas auprès des « vraies gens » de son village ? Authentiques et braves, il

les a vus dans leurs habits de tous les jours montrer qu'ils savaient, courageusement, conjuguer le bonheur et le malheur, à tous les temps et sous tous les temps, d'un même élan, ne se couchant que morts de fatigue, l'esprit tranquille, à la fin d'une journée bien remplie. Creusant leur sillon pas à pas, sachant que rien n'est facile mais que tout est possible quand on veut s'en donner la peine, ils lui avaient paru heureux dans l'accomplissement de leur simple devoir.

C'est à leurs côtés, dans cette interface entre la ruralité et l'urbanité, au marché le samedi dès son plus jeune âge, puis adolescent en allant au cinéma à bicyclette le dimanche, qu'il avait découvert l'autre univers de la ville, à Vannes. Ne finissant jamais d'explorer chaque recoin de cette belle et paisible cité d'art et d'histoire qui a contribué, sûrement, à attiser sa curiosité sur notre monde et à approfondir son besoin d'en savoir plus. Il préférera toujours les centres-villes aux grandes surfaces...

Faute d'un bagage universitaire, certes important pour se lancer dans la vie, on ne part pas non plus de rien lorsque l'éducation et l'enseignement des écoles nous ont ouvert les yeux sur l'observation de quelques règles essentielles du vivre ensemble. Au travers des attitudes qui facilitent l'échange, l'acquisition d'une autonomie de sa pensée favorise l'accomplissement de soi et son discernement de la complexité de l'humanité, au moment de prendre son avenir en main. L'intégration d'un socle de valeurs enrichies de rencontres et de découvertes nouvelles peut aider à prendre sa place pour s'adapter au monde de son temps.

Pour Julian, la première nourriture du corps et de l'esprit avait été celle de cet environnement authentique, entretenue par une relation quasiment affective avec la nature. C'est aussi dans cette atmosphère chaleureuse, auprès des gens simples

de son village, qu'il apprit ce que voulait dire « bonjour » et « merci ». Se serrant les coudes, sachant regarder les choses et les gens tels qu'ils étaient, il les avait vus partager le peu qu'ils avaient, dans les bons comme les mauvais moments. Endossant leurs propres failles, à ciel ouvert, sans chercher à cacher leurs petites misères dont ils savaient en rire, ils menaient le combat de leurs idées, à leur façon, avec fierté.

Ces premières ondes positives, mêlées à la programmation de son histoire et de ses propres expériences, participent nécessairement à l'éveil sur le sens d'une vie et servent à l'assemblage de ses repères. Il s'en souvient, à l'épreuve de ses incertitudes, chemin faisant. Plutôt que les mirages des illusions, il préfère suivre la voie du monde en vrai, face à ses imperfections, en direction et avec l'espoir qu'il continue à s'améliorer.

C'est une voix forte et familière qui le ramène brusquement à la réalité, alors qu'il aborde la première maison du village.

« Tiens, salut, Julian ! Pas fatigué d'avoir trop dansé au bal, hier soir ? l'interpelle un voisin de la première cour de ferme.

— Ah, bonjour, François ! À la veille d'un grand départ, n'est-il pas permis de faire son petit tour de piste ? Surtout si c'était pour le djebel ! Et tu en sais quelque chose ! Alors, la tête un peu dans les nuages, peut-être, mais pas fatigué, non !

— Je plaisantais. Tu as bien fait de profiter de twister avec ta petite cavalière, parce que là-bas, avec les fellaghas, ça ne sera pas la même danse ! Mais je te souhaite, tout de même, une meilleure planque !

— Tu en es bien revenu, toi, et en entier ! Et tout le monde a été bien soulagé au pays de revoir la bonne tronche du revenant, depuis le temps !

— Bah ! J'étais pas fâché de quitter mon piton, non plus ! D'autres n'en reviendront pas, malheureusement ! Il faut dire que, par moments, ça chauffait dur, d'en haut et d'en bas, dans les embuscades ! réplique François, l'air soudainement assombri, un peu las, sous un visage aux traits déjà un peu burinés, après avoir laissé deux années de sa jeunesse, sur le qui-vive de périlleux harcèlements d'une guérilla.

— Eh bien, mon tour est arrivé, l'ancien ! Après les classes, dans un mois et demi, je serai fixé sur mon sort », reprend Julian en tendant la main à son copain d'enfance, pour abréger l'évocation d'un sombre chapitre.

François, son aîné de quelques années, fils de paysan, attiré par le grand large, était parti bourlinguer sur les mers, pour gagner sa vie, dès ses quatorze ans, après le certificat d'études, comme beaucoup de jeunes gens du pays. En Bretagne, à cette époque, les petites exploitations agricoles ne suffisaient qu'à faire vivre une seule famille. Il n'y avait qu'un élu pour prendre la relève à la ferme familiale. Les autres enfants de ce bord d'océan, fascinés par la grande bleue pour beaucoup, partaient à la pêche, au commerce ou « dans la royale », plutôt que de rester sur le plancher des vaches. Dans les années suivantes, cette société de petits paysans – un peu la colonne vertébrale de notre humanité – allait rapidement disparaître, remplacée par l'industrialisation de la production. On allait bientôt aller sur la Lune ou la planète Mars, en oubliant un peu ce qu'on avait sous les pieds !

Depuis qu'il était revenu, on sentait bien que ce pacifique camarade, sorti indemne physiquement de ce long et périlleux service en terre lointaine, secrétait quelques éraflures à l'âme. Comme beaucoup d'anciens soldats d'Algérie, il semblait n'avoir pas très envie de parler de cette guerre dont il donnait le sentiment, à travers des silences qui en disaient long sur

l'enfouissement de souvenirs, qu'elle n'était pas trop la sienne. Peut-être ne cherchait-on pas non plus, suffisamment, en France à l'époque, à comprendre ce qu'ils avaient éprouvé là-bas et comment ils vivaient leur retour à la vie civile ?

François, pourtant habitué aux rudesses de l'existence et à ses frustrations, n'était pas loquace sur le sujet. Il consentait juste à dire, par bribes de phrases, comment, dans une atmosphère de guet-apens, où la mort rôdait en permanence, il avait perdu des amis, vu tomber des victimes civiles et senti lui-même la fin arriver. Il ponctuait ses confidences inachevées d'une lapidaire exclamation qui en disait long : « Pourquoi tous ces morts ? »

« Avant de partir, viens donc trinquer une dernière fois, ça vaudra bien mieux que de revivre cette connerie de guerre ! » déclare François, en se ressaisissant, pour dénoncer à sa manière l'absurdité des événements qu'il a vécus et leurs tristes conséquences.

Julian suit la stature massive de son hôte qui chaloupe en traversant la cour herbeuse hérissée de pierres, en effarouchant quelques poules caquetantes, au passage. Dans ce cadre bucolique, saisissant d'harmonie et de beauté sauvage, François le fait passer dans l'embrasure de la porte d'entrée de sa maison basse, ardoisée, solidement assise sur de larges murs de granite. À l'intérieur, dans la quiétude et la fraîcheur d'une immense salle à manger-cuisine au sol en terre battue où trône la grande cheminée traditionnelle servant de chauffage central en hiver et à la cuisson des aliments au quotidien, son hôte le prie de s'asseoir sur un banc à dossier, face à une large table en chêne massif.

Selon le rituel d'accueil au village, tranquillement, sans autres commentaires, en maître de maison, François se dirige

vers le seul autre meuble remarquable de la grande pièce, un imposant buffet-vaisselier façonné, sculpté de personnages rustiques, pour y prendre la « dive » bouteille de vin rouge, deux verres, un tire-bouchon et une boîte de petits-beurre. Les ayant déposés au milieu de la table, d'un geste puissant, il débouche le litron coincé entre les cuisses, provoquant un bruit caractéristique qui lui soulève une expression de satisfaction, avant qu'il ne s'asseye pesamment sur l'autre banc, en face de son invité.

À cet instant, Marianne, sa mère, une femme avenante à la cinquantaine passée, à l'épaisse chevelure grisonnante retenue en chignon sur la nuque, vêtue d'une longue blouse foncée à motifs, arrive d'un pas alerte et de claquements de sabots, portant un grand seau rempli de lait moussieux. Elle le déverse énergiquement dans l'écrémeuse en alu fixée dans un recoin de la salle, contre le mur blanchi de chaux. Empressée, elle n'a pas remarqué immédiatement la présence de Julian. Soudain, alors qu'elle lève les yeux, elle l'aperçoit enfin.

« Tiens ! Bonjour, Julian ! Tu vois, même le dimanche, les vaches n'attendent pas pour la traite. Comment vas-tu ? ajoute-t-elle, la mine réjouie de le voir attablé avec l'aîné de ses deux fils, avant de lancer, à la force d'un bras, le mécanisme sonorisé de l'écrémeuse.

— Veux-tu que je te remplace à tourner ? intervient François.

— Pas besoin, mon grand. C'est le tour de Julian de partir, pour longtemps. Profitez du peu de temps qu'il vous reste ! Vous devez avoir bien des choses à vous dire.

— Bien sûr, mais ça n'empêche pas ! insiste son fils en se levant.

— Ah, mais ! Voudrais-tu que je ne sois plus bonne à rien faire ?

— Mais non, mam<sup>1</sup> ! C'est toi qui me privas d'un plaisir !

— Il y a bien d'autres plaisirs, à ton âge ! Sois tranquille, j'ai encore un peu de force. Ton père ne va pas tarder à arriver de sa partie de boules du dimanche. Il soignera les bêtes », allègue Marianne avec maestria, tout en tournant sa machine d'un rythme régulier, entourée d'une flopée de chats alléchés par le lait écrémé qui jaillit dans une bassine, pour le bétail.

Après une brève hésitation, ne voulant pas contrarier sa mère, François se rassoit. Là, l'éternel voyageur des mers sort un papier de sa poche intérieure. En esquissant un air taquin de contentement, d'un geste lent, il déplie le feuillet en l'étalant soigneusement. Il y est écrit qu'il est convoqué à embarquer au Havre, sous huitaine, sur un bateau de son ancienne compagnie de la marchande.

« Eh bien ! Ils ne sont pas très généreux pour le repos du guerrier, dans ta compagnie ! observe Julian.

— Ma foi ! T'inquiète pas, j'ai envie de respirer. J'aime mieux savoir qu'ils ne m'ont pas oublié, plutôt que de rester ruminer par ici ! Et puis, après le sirocco du Sahara, ça va me rafraîchir les idées de retrouver l'air du large ! » s'exclame François, le visage soudain éclairé d'un sourire.

Ses larges épaules relâchées dans sa vareuse de toile bleue, aux manches retroussées sur des avant-bras musclés, posés sur la table, le regard sombre de son enfance étincelant sous un front dégagé, François se montre maintenant ragaillard, plus serein, presque radieux. Dans cette chaleureuse ambiance, ils sont heureux de partager ce dernier bon moment d'amitié, avant que leurs destinées ne les séparent, à nouveau, le temps que la providence veuille bien en décider.

---

<sup>1</sup> Mère en breton